

Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **17 (1884)**

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

THÉOLOGIE

DICIONNAIRE BIBLIQUE ILLUSTRÉ DE CALW¹.

L'éditeur de cet ouvrage, M. le pasteur Zeller à Waiblingen, se propose de mettre à la disposition du lecteur attentif tous les renseignements indispensables pour une connaissance sérieuse et approfondie de la Bible. Les anciens usages, les questions frappantes, tous les termes en un mot dont on a besoin de se rendre compte pour comprendre ce qu'on lit trouveront ici leur explication. Sans avoir précisément en vue l'édification, si l'on entend par là une émotion religieuse ayant plus ou moins fait divorce avec l'intelligence, cet ouvrage est destiné surtout aux lecteurs réfléchis, aux théologiens et aux professeurs, sans perdre entièrement de vue les savants proprement dits. Des cartes, des plans, de nombreuses gravures serviront à rendre le texte encore plus compréhensible. Nous avons remarqué parmi les dessins un fac-similé d'une de ces célèbres briques qui composaient les substantiels feuillets de ces livres formant des bibliothèques encombrantes déjà avant Abraham.

Ce dictionnaire, dont nous avons la première livraison en main, en contiendra sept autres qui paraîtront avant octobre 1884.

L'auteur s'est assuré la collaboration du prof. Fréd. Delitzsch, de Leipzig, qui fait autorité en tout ce qui concerne l'assyriologie et de MM. Orelli et Godet, plus connus dans nos contrées. Les

¹ *Calwer Bibellexikon. Biblisches Handwörterbuch illustriert.*

collaborateurs, recrutés parmi des hommes de tendances diverses, seront unis par les liens d'un respect et d'un amour communs pour la Sainte Ecriture, comme la Parole de Dieu. Aujourd'hui que nous sommes condamnés à ne connaître qu'en partie, il convient de savoir tolérer les nuances inévitables dans l'exposition de la même vérité jusqu'à ce que le soleil se lève pour chacun dans toute sa splendeur.

La présente livraison (de cent vingt-huit pages grand in-quarto) va de la lettre A à C. (Chérubins.) Elle contient un plan de Jérusalem et une carte de la Palestine coloriée, sans parler de nombreuses gravures. Une des livraisons subséquentes donnera une carte de l'Asie antérieure. L'ouvrage entier n'aura pas moins de cinq à six cents illustrations. Pour éviter toute confusion, les éditeurs rappellent que ce dictionnaire doit être désigné par le nom de la librairie qui l'édite : *Calwer Bibllexikon*. Le prix est de 1 marc la livraison, soit 1 fr. 25 c.

CÉSAR MALAN. — LES GRANDS TRAITS DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE L'HUMANITÉ ¹.

L'ouvrage que M. Malan, le collaborateur fidèle et assidu de cette Revue, présente sous ce titre au public religieux, est intéressant à plus d'un titre, à une époque surtout où les recherches historiques occupent une place importante dans le monde cultivé. Ce n'est pas qu'il s'agisse dans ce beau volume de près de quatre cent cinquante pages, d'études historiques de détail ou de nouvelles découvertes sur l'histoire des religions, mais il y est question de l'histoire dans son sens le plus élevé ou plutôt de ce qu'on est convenu d'appeler, en style d'école, la philosophie de l'histoire. Comme le titre l'indique, l'auteur embrasse d'un coup d'œil large et élevé ce qu'il considère comme la véritable histoire, c'est-à-dire l'histoire des rapports de Dieu avec l'homme, il en pose les jalons et en suit l'évolution avec une remarquable élévation de pensée et de foi. Nous ne pouvons songer à donner une analyse complète de cet ouvrage important. Nous nous bornerons à signaler le plan

¹ Genève : A. Cherbuliez ; Paris : J. Grassart, 1883.

de l'auteur et quelques-unes de ses principales idées. Heureux serions-nous si par là nous réussissions à donner envie de le lire et de le consulter pour en savoir plus long.

Dans son introduction, M. Malan relève avec force le fait que, pour un peuple comme pour un individu, l'élément religieux sera toujours l'élément central, le moteur premier de sa vie. C'est la religion qui décide non seulement du caractère et des mœurs, mais de la vie même d'une nation tout entière. Or, la religion n'est autre chose que le rapport entre l'âme humaine et ce qui pour cette âme serait le fait ou l'être dont elle croirait dépendre. Quelle est donc dans l'économie actuelle l'histoire de ce rapport ? N'oublions pas de dire que l'auteur pose nettement l'état anormal de l'homme, soit le fait du péché, comme point de départ de cette histoire, qui sera ainsi l'histoire d'un retour de l'homme au Dieu dont il s'était séparé et d'un salut de Dieu.

Ces principes posés, M. Malan distingue à proprement parler deux sortes d'histoires dans l'histoire religieuse générale de l'humanité. La première est celle de *l'idée* ou des idées religieuses ; c'est la *recherche de Dieu par l'homme* placé devant les seules lumières de sa conscience. La seconde est celle de la *foi religieuse*, c'est-à-dire de l'acte d'obéissance par lequel le cœur répond librement à la *recherche de l'homme par Dieu lui-même*.

La recherche de Dieu par l'homme revêt deux formes successives que l'auteur développe d'une manière très étendue. L'homme d'abord cherche le divin *dans la nature qui l'entoure*. Ici vient se placer l'exposition des cultes si nombreux et si divers du fait de nature, qui se rencontrent tout spécialement dans les races de l'orient. Fétichisme, chamanisme, brahmanisme, bouddhisme, islamisme, sabéisme, etc., sont successivement passés en revue avec les traits qui les distinguent ou qui les rapprochent. C'est là une partie fort intéressante du livre de M. Malan qui renferme une foule de jugements, de détails des plus judicieux, sans que jamais l'auteur perde de vue le fil général du plan qu'il a adopté et qu'il noie le principal dans l'accessoire. Ce qui caractérise d'une manière générale ces races de l'orient au point de vue religieux, c'est leur état de passivité absolue à l'endroit de l'impression que fait sur elles la nature extérieure, c'est ensuite l'absence ou du

moins l'affaiblissement très marqué du sentiment de responsabilité à l'égard d'une divinité. Les mots de sainteté, de devoir, de liberté leur sont inconnus. Le péché n'est qu'une erreur ou un malheur, aussi leur pensée n'a-t-elle que faire d'un Dieu personnel qui pardonne. De là le fait que la puissance et la grandeur de ces peuples a été purement matérielle. La vie de l'esprit est chez eux absente.

Mais l'homme fait un pas de plus, en cherchant le divin, non plus dans la nature, mais *dans l'homme*, dans la conscience de lui-même. C'est la seconde forme de la recherche de Dieu par l'homme, celle qui est propre aux peuples de l'occident. Il y a trois degrés successifs à distinguer dans cette évolution. Le premier est la recherche du divin dans *l'idéal* de l'activité humaine, point de départ et principe de la vie et de la civilisation grecque. Les Grecs représentent la vie divine elle-même sous une forme humaine, mais ils saisissent cette vie par son côté intellectuel et esthétique plutôt que moral. La vertu pour eux est avant tout ce qui est beau. Le second degré est l'affirmation du divin *dans le droit* qui protège l'activité humaine, c'est ce qui constitue l'activité nationale des Romains. Leur trait distinctif est le caractère et la volonté. Tandis que l'âme du culte grec est le sentiment de la beauté, le fond du culte romain réside dans l'idée de la puissance. Leurs dieux sont dignes et graves autant que chez les Grecs ils étaient légers et joyeux. En outre, du fait que l'homme est considéré comme volonté, découle la naissance du droit et l'idée de la justice. Le troisième degré de cette évolution est la revendication de la *liberté individuelle*, supérieure aux lois de la culture grecque et de la législation romaine. C'est ce qui constitue le fond de la vie des peuples germains. Leurs dieux sont des personnalités vivantes et représentent le sentiment passionné des droits de la personnalité.

Comme caractéristique générale, ce qui distingue, partant de ces idées religieuses, les peuples occidentaux des peuples de l'orient, c'est leur caractère d'énergie et d'initiative. Chez eux la divinité est conçue comme un être personnel et actif dans sa liberté. L'homme religieux n'est plus l'esclave d'un fait, il se sent engagé dans un rapport de volonté avec une volonté semblable,

mais supérieure ; il en résulte le sentiment de la responsabilité. De là le fait que ce sont des peuples vivants et de progrès.

La conclusion que l'auteur tire de ce livre premier, l'homme cherchant Dieu, c'est que l'humanité, bien que devenue consciente des lois de son activité, n'est cependant pas arrivée à apprécier dignement le caractère de la vie qui est à la source de cette activité. Méconnaissant le but assigné à cette vie, elle s'est montrée incapable d'inaugurer un rapport direct et personnel avec Dieu lui-même. Malgré tout son développement le paganisme est arrivé à la désespérance. C'est là précisément que Dieu voulait le faire aboutir. L'union vraie, personnelle de Dieu avec l'homme a été préparée dans l'histoire du paganisme ; mais elle ne pouvait se réaliser que quand Dieu lui-même apporterait le salut, la vérité et la vie dont l'homme laissé à lui-même avait longtemps cherché en vain le secret. C'est au développement de l'occident que vient, par le judaïsme, se rattacher l'action divine en vue du salut de l'homme, parce que le seul occident est arrivé à la conscience de la liberté et par conséquent de la responsabilité humaine. Nous ne saurions nous passer d'aucune des trois bases historiques de notre existence personnelle : la beauté ou l'harmonie, l'ordre ou le droit et la puissance fondés sur le droit, et enfin l'énergie de la liberté individuelle. A l'œuvre de l'homme et sur cette base devait s'ajouter l'œuvre directe de Dieu.

C'est ici que l'auteur ouvre son deuxième livre intitulé : *Dieu cherchant l'homme*. A mesure que l'humanité se lasse d'une recherche dont elle discerne toujours plus l'inanité, Dieu se manifeste aussi toujours plus à cette âme au moyen d'une expérience directe et personnelle. Dieu avait donné sa loi au peuple qui devait être la lumière du monde, afin que l'homme entrât avec son Dieu dans un rapport personnel de volonté. Il y joint dans la loi lévitique les assurances de sa grâce et ses promesses. Comme on le voit, ici c'est Dieu qui prend l'initiative du rapport religieux. Ceci se montre dès l'origine de ce peuple. En effet, ce n'est pas Abraham qui cherche Dieu, mais c'est Dieu qui cherche Abraham. Placé devant cette initiative divine, la seule question qui se pose pour ce peuple est de savoir y répondre par une obéissance attentive et émue. Abraham est le type de cette obéissance et de cette

foi simple, décidée, héroïque. L'histoire d'Israël nous place, non pas devant une idée religieuse, mais bien devant une foi, la foi au *Dieu saint* qui veut la justice et la confiance au *Dieu qui pardonne*. En outre, la conscience morale revêt en Israël la forme du sentiment de la *justice*, active ou passive, qui est pour ce peuple ce qu'était la beauté pour les Grecs, etc. Quant au rapport de l'homme avec Dieu, ce qui le caractérise dans la pensée religieuse d'Israël, c'est sa culpabilité. Le péché n'est plus seulement mal ou malheur, mais offense. De là la notion du repentir, inconnue chez les païens. Mais dans son ensemble, le peuple a fait naufrage quant à la foi. Il est retombé à croire au monde visible et à soi plus qu'en Dieu et au monde invisible, ou du moins à ne vouloir du Dieu invisible que des bienfaits visibles et terrestres. Sa faute a été, comme celle du premier père, de vouloir par sa propre force et en suivant sa propre voie, atteindre, au dehors du chemin tracé par Dieu, le but assigné à sa vie. Sa faute a été d'envisager comme privilège ce qui était grâce ; sa faute a été, au lieu de recevoir avec humilité la justice de Dieu, de vouloir établir lui-même sa propre justice.

Il n'avait point suffi que Dieu mît *sa volonté devant l'homme par sa loi* ; il fallait qu'il mît *cette volonté dans l'homme par son esprit*. Pour cela il s'unit à l'humanité dans la personne de Jésus de Nazareth qui devient un second chef pour notre race. La naissance de Jésus-Christ est une œuvre directe de Dieu lui-même. L'action personnelle du Christ n'est que l'action divine mise à la portée de notre expérience humaine. En Christ nous voyons l'humanisation de Dieu dont nous ne pouvons avoir l'idée que si nous avons appris à connaître, à côté de l'homme né de la chair et du sang, l'homme spirituel, l'homme caché du cœur. C'est là tout l'opposé de la divinisation de l'homme qui fait le fond de la religion de l'homme. Jésus-Christ est d'abord l'apparition sur la terre de l'homme normal, la réalisation historique de la pensée du Créateur, lorsqu'il avait formé l'homme pour qu'il devint l'image humaine de Dieu. Tandis que les autres hommes perçoivent Dieu *devant eux*, soit dans sa parole, soit dans ses actes, lui possède et la volonté de Dieu et la Parole divine *au dedans de lui-même*. Si c'est l'homme normal, c'est aussi le Fils de Dieu. La présence de Dieu en lui, lui

donne le droit, lui impose même le devoir de se nommer Fils de Dieu.

Mais à côté de Jésus, Fils de l'Homme et Fils de Dieu, il y a encore le Christ de Dieu. Il n'y a pas seulement ce que Jésus est, mais aussi ce qu'il fait. Ici l'auteur développe le ministère et l'œuvre proprement dite du Christ, qui pour nous rendre participants de sa vie, a dû être un *Sauveur*. Ce Sauveur nous ne pouvons le saisir que grâce à un acte moral. Il faut pour cela que notre cœur se laisse émouvoir par l'œuvre divine de miséricorde et d'amour, dont ce Sauveur est la vivante et sympathique expression. A l'égard de la manière dont le salut nous est communiqué, la seule chose qui puisse nous éclairer, c'est l'expérience de notre cœur. Nous avons besoin de la réalité de Dieu. Mais nous avons de la peine à nous imaginer un tel être personnel qui serait parfait. Notre conscience suppose une volonté qui exige la justice et le droit et qui, d'autre part, suspend, modère, modifie cette première exigence. Ces deux principes s'appellent sainteté ou justice absolue, et d'autre part amour infini. Faute de pouvoir se représenter dans leur unité ces deux principes, plutôt que de renoncer à saisir Dieu, l'homme a préféré, dans le paganisme, se faire deux espèces de Dieu représentant ces deux principes. Mais si la pensée de l'homme se trouvait en présence d'un acte personnel impliquant en même temps et l'amour infini et une sainteté et une justice absolue, elle serait devant un fait divin dont l'auteur serait le Dieu un, le Dieu vivant et parfait saisi dans la conscience et dans le cœur. Ce fait qui résume à la fois la justice et la grâce, c'est la mort de Christ considérée comme une action de Dieu à l'égard de l'homme, et c'est en présence de ce fait que nous place l'Évangile.

Passant aux résultats historiques de la présence sur la terre de Jésus-Christ, l'auteur se demande s'il faut les chercher dans le christianisme traditionnel. Agir ainsi ce serait, selon lui, donner à ce fait extérieur et historique une importance qu'il ne saurait posséder, ne fût-ce que par cela seul que la plus grande portion de la race humaine y est encore à cette heure étrangère. D'ailleurs il y a dans ce christianisme historique beaucoup d'éléments de cet ancien paganisme auquel nous savons qu'il n'a été substitué que

d'une façon extérieure et forcée. L'œuvre divine qui s'accomplit dans l'histoire c'est le témoignage rendu à la vérité ; mais à côté de ce témoignage, il y a encore une autre œuvre par laquelle, après l'avoir annoncé et promis, Jésus-Christ, en sa qualité de chef du royaume de Dieu, envoie l'Esprit de Dieu pour convaincre et pour affermir, pour régénérer et pour sanctifier les âmes. Cette seconde œuvre, sans laquelle la première demeurerait inféconde, ne peut s'être accomplie une fois pour toutes dans l'histoire. Elle doit être constante et constamment renouvelée. Ce n'est donc pas l'œuvre extérieure, qui fut celle du Christ historique ; c'est l'œuvre intérieure que le Christ glorifié opère actuellement du ciel par son esprit. Le royaume né de cet esprit ne saurait être réalisé que dans l'avenir et doit être pour le moment l'objet de notre foi. Quand il apparaîtra dans sa perfection, l'histoire sera terminée.

Mais si le royaume de Jésus-Christ est ainsi le but prochain de l'histoire religieuse de l'humanité, nous devons cependant nous demander où nous devons chercher les résultats actuels de son œuvre sur la terre. C'est ici que l'auteur en vient à caractériser les Eglises historiques, dont le nombre, l'antagonisme et l'exclusion bien souvent suffisent pour démontrer, selon lui, que ce n'est pas dans les faits ecclésiastiques qu'elles constituent, qu'il faut chercher le résultat de l'œuvre accomplie en vue du salut des hommes. Ces Eglises n'en sont pas moins un fait, un trait caractéristique du monde moderne, qu'on ne saurait ignorer. Pour les détails de cette analyse des diverses Eglises qui se partagent le monde chrétien, nous renvoyons le lecteur au livre lui-même. Disons seulement que, de l'avis de l'auteur, ce qui est à la racine de l'anarchie actuelle des Eglises, c'est la question d'autorité. Pour le catholicisme, celle-ci réside dans l'Eglise elle-même, considérée comme institution divine ; pour le protestantisme, elle est attribuée à l'Écriture, mais elle est mal définie, soit en elle-même, soit à l'égard de la part d'autorité que les protestants attribuent aussi plus ou moins à la tradition ecclésiastique. De là des malentendus et des divisions. Pour l'auteur, la question d'autorité demeure résolue dans ce sens qu'il est arrivé à regarder la vie éternelle de l'âme humaine comme consistant en un rapport direct et personnel avec Dieu lui-même, et, par conséquent, à voir l'objet de

la foi non pas dans le témoignage scripturaire, pas plus que dans l'Eglise, mais dans Celui que ce témoignage met à la portée de notre expérience.

M. Malan se demande ensuite quelle sera, à ce point de vue, la position du chrétien à l'égard du christianisme traditionnel représenté par les Eglises et en particulier par les Eglises nationales. Si celles-ci ne sont pas directement instituées de Dieu, il reconnaît cependant qu'elles sont, comme institutions, voulues de lui, providentielles, et qu'elles ont une mission à remplir. Il en proclame ainsi la légitimité et se sépare en cela de la théorie de M. Vinet. Ce dernier a eu le tort, selon lui, d'oublier que si la religion est appelée à devenir un fait individuel, elle n'est cela ni premièrement, ni même exclusivement. Mais tout ce que le croyant parvenu à une libre et entière conscience de sa foi pourra trouver à son usage dans l'Eglise traditionnelle spéciale qui sera à sa portée, ce sera la répétition publique et officielle du témoignage documentaire de Jésus-Christ et du salut. Cela cependant ne saurait suffire à ses besoins. Il lui faut, en outre, l'assemblée d'édification, propre à édifier et à développer l'expérience personnelle et intérieure de la foi. Ces deux formes de la vie religieuse peuvent, il est vrai, se produire l'une à côté de l'autre dans la même institution ; mais si désirable que cela soit, ce n'est pas toujours le cas. En tout cas l'Eglise traditionnelle ne doit jamais prendre la place d'une réunion d'édification, mais le plus beau fruit de cette Eglise sera toujours de voir apparaître dans son sein des assemblées d'édification nombreuses et variées. — Cette question de l'Eglise et des Eglises est traitée par l'auteur avec beaucoup d'indépendance et d'impartialité. On peut parfaitement ne pas partager en tout point son opinion quant à la place trop effacée, selon nous, qu'il accorde à l'Eglise traditionnelle, et surtout quand il semble annoncer, en prophète, sa disparition prochaine. Toutefois il en reconnaît la légitimité ; par le temps qui court, nous lui en savons gré. — En fin de compte, la véritable histoire des résultats dans le monde de l'œuvre du Christ ne saurait être cherchée, selon lui, ni dans les fastes officiels des Eglises traditionnelles, ni dans la chronique des conventicules.

Cette histoire ne sera jamais que celle de l'expérience intérieure de Jésus-Christ dans le cœur du vrai chrétien.

Deux morceaux scripturaires résument pour l'auteur cette histoire religieuse dans ses deux principales phases. C'est d'abord le songe de Nébuchadnetzar, la statue à la tête d'or et aux pieds d'argile, qui dépeint admirablement l'histoire de l'homme à la recherche de Dieu ; c'est ensuite la parabole de l'enfant prodigue qui représente admirablement l'histoire de Dieu venant à la recherche de l'homme. Voilà pour les faits. — Quant aux principes, M. Malan les résume comme suit, si du moins nous l'avons compris. Deux chemins sont ouverts pour ramener l'homme à Dieu : 1^o celui de l'homme lui-même ou de l'idée religieuse, lequel n'aboutit pas ; 2^o celui que Dieu lui-même ouvre à l'homme et qui s'appelle la foi en Dieu. Si l'idée religieuse est l'expression naturelle et nécessaire des besoins qui la dictent, elle ne saurait cependant conduire l'homme jusqu'à Dieu lui-même. En effet, le moins qu'on puisse affirmer du fait religieux, c'est qu'il constitue *un rapport* dont un des termes est notre être personnel. Du moment où l'homme a conscience de son moi comme d'une personne, la dépendance qui caractérise la vie de ce moi exige aussitôt l'existence d'une personne supérieure et absolue à laquelle ce fait puisse être attribué comme à sa cause. Il ne suffit pas de l'idée, nous dit avec beaucoup de raison l'auteur, il faut Dieu lui-même, Dieu lui seul comme objet vraiment digne de la foi du cœur de l'homme. Croire en Dieu, ne croire qu'en lui, attendre tout de lui, ne s'attendre qu'à lui ; savoir se détacher de toute confiance et en soi-même et dans les hommes et dans le monde ; apprendre de sa foi à dominer ce monde sans le mépriser et sans le haïr, comme aussi à l'aimer sans le servir ; réserver sa crainte, son espoir, sa joie pour Dieu lui-même et pour Dieu seul ; ne se servir ici-bas que de ce dont on peut lui rendre grâce, tout en ne se donnant, tout en ne donnant son cœur qu'à lui ; voilà cette très sainte foi qui nous justifie à ses yeux et, par conséquent, devant notre propre conscience ; cette foi qui nous sauve en nous faisant vivre de sa vie ; cette foi « hors de laquelle tout est péché, » et qui, au sein de cette existence passagère, est, en elle-même, le

début, le germe en même temps que le gage de notre vie éternelle, de cette vie que Dieu avait voulue pour l'homme, et qu'il est venu nous révéler et nous rendre en Jésus-Christ, le Sauveur.

Tel est ce bel ouvrage dont nous n'avons donné, je le crains, qu'une idée fort imparfaite, cet ouvrage auquel nous souhaitons tout le bon accueil qu'il mérite, et que nous nous plaisons à recommander à tous ceux qui aiment à se rendre compte de l'espérance qu'ils ont, à se préoccuper de la seule chose nécessaire. Ce livre n'est pas seulement destiné au cercle restreint des théologiens, dans la bibliothèque desquels il occupera une place des plus honorables, mais il s'adresse aussi au public cultivé en général, qui trouvera à sa lecture un vif intérêt et grand profit. Le fait que l'auteur l'a écrit tout d'abord sous forme de cours donné à ses enfants en augmente encore le charme et lui communique une sorte de fraîcheur et de vie qui fait du bien au cœur autant qu'il contribue à éclairer et à développer l'esprit. P. B.
